

RÉCITS DE REVENANTS

UNE ANALYSE DE L'ENGAGEMENT ET DU
DÉSENGAGEMENT



International Alert est une organisation internationale non-gouvernementale ayant le statut de membre consultatif des Nations-Unies. Elle œuvre en faveur de la paix et de la résolution des conflits.

En Tunisie, International Alert apporte son soutien aux organisations de la Société civile, au renforcement de la démocratie locale participative et à la promotion de la participation des jeunes.

www.international-alert.org

Auteurs : Rim Ben Ismail, psychologue, universitaire et présidente de Psychologues du Monde-Tunisie.

Coordination : Mariam Abdel Baky, directrice des programmes à International Alert .

Relecture : Yann Mège

Illustration : Sadri Khiari

Mise en page : Mehdi Jelliti

Impression : Magma Studio

Édition janvier 2021

© International Alert

L'analyse présentée dans ce document ne reflète pas nécessairement le point de vue d'International Alert.

INTRODUCTION

En traitant la question de l'engagement / désengagement, la difficulté à laquelle nous avons été confrontées se rapporte au fait de parler de violence sans participer à une rhétorique idéologique qui légitimerait certaines formes de violence et en condamnerait d'autres. Nous nous inscrivons ici dans une démarche qui se veut compréhensive dans la mesure où elle consiste à restituer les motivations, les représentations, les perceptions des acteurs et le sens qu'ils donnent à leur engagement et à leur désengagement. Elle vise, à travers une écoute empathique, à comprendre les démarches de chaque acteur à différents moments de son parcours et le sens qu'il leur donne.

C'est dans le cadre de programmes de réhabilitation multidisciplinaires avec diverses associations que nous avons rencontré ces personnes et que nous leur avons proposé de participer à cette étude. L'accompagnement psychologique préalable à l'étude a permis d'instaurer un climat de confiance et les a ainsi incités à témoigner. Cet espace d'élaboration sécurisée leur a permis de penser à la fois leur engagement comme un moment de rupture avec la société et leur désengagement comme une tentative de recouvrer une vie perdue.

Ce travail se base sur des notes prises lors d'entretiens effectués (en marge des consultations psychologiques) avec des personnes ayant vécu dans une zone de conflit et/ou des personnes ayant été arrêtées pour avoir intégré des mouvements ou organisations « terroristes ». Nous avons choisi de travailler sur les récits de trois Tunisiens qui se sont engagés à des moments différents. La Tunisie a connu trois grandes vagues de départs en zones de conflit :

- une première vague dans le sillage de la guerre contre l'Irak, dans les années 1990 ;
- une seconde qui a fait suite au 11 Septembre 2001, à l'invasion de l'Afghanistan la même année et de l'Irak en 2003 ;
- une troisième, plus récente, qui dans un élan post-révolution a conduit des milliers de jeunes en Syrie.

Nous avons donc choisi de travailler sur des témoignages relatifs à ces trois vagues. Les récits ont été « anonymisés » afin que les personnes concernées ne soient pas directement identifiables. Ali est le nom que nous avons donné à l'homme qui a été arrêté suite à la première vague de départs ; Bessem est le pseudonyme de celui qui est parti en Afghanistan, et Chékib le pseudonyme de celui qui s'est engagé en Syrie. La question de l'engagement et du désengagement a été abordée à travers leurs récits de vie, où ils retracent également l'impact de leur parcours sur leur vie, leur famille et leurs représentations.

Ces récits seront analysés à la lumière des processus psychologiques et des mécanismes de défense mis en place par les individus afin de mieux les saisir. Il s'agit avant tout d'étudier les processus psychologiques qui peuvent conduire des personnes à s'engager au sein de groupes prônant la violence extrême ; le but étant de comprendre comment ces personnes peuvent adopter des comportements qui peuvent être considérés comme déviants au sens de Becker (1985, p. 46) ou qui transgressent les normes acceptées par leur groupe social.

Les séquences du processus d'engagement qui sont décrites dans ce travail tentent de reprendre la trame commune que nous avons pu reconstruire à travers ces récits. La première séquence concerne la situation des sujets avant leur engagement, ou plus exactement les causes et motivations de leur engagement. Il nous a paru important, dans un deuxième temps, de porter notre attention sur le sens qu'ils donnent à cet engagement, et dans un troisième temps sur ce que celui-ci leur a apporté. Enfin, la quatrième partie porte sur le désengagement et plus particulièrement sur la difficulté du retour à la vie courante.

«Ce moment où je ne rêvais plus à la possibilité de rêver»

«Je m'appelle Bessem. Très jeune, je pensais déjà que je n'avais aucune perspective dans mon pays, et mon seul rêve était de partir. Je vous parle d'un temps où nous pouvions prendre l'avion pour l'Italie sans visa. Nous sommes partis en groupe, en famille, mes oncles, mes cousins et moi-même. J'étais jeune et je rêvais d'un monde meilleur. Je pensais qu'au-delà de la Méditerranée une autre vie m'attendait, je pensais y trouver un monde juste où je pourrais vivre dignement. Mais j'y ai trouvé des travaux pénibles, l'exclusion et la marginalisation. Nous vivions ensemble dans des conditions difficiles. Notre objectif était de gagner assez d'argent pour pouvoir rentrer et vivre dignement en Tunisie. Rapidement nous avons compris que ce ne serait qu'une étape, un moment de transition dans nos vies. Puis la guerre a éclaté en Bosnie. Il y a eu tellement d'horreurs, de crimes commis... Je ne pouvais supporter ces injustices et j'ai commencé à m'engager en Italie dans des mouvements qui défendaient l'islam et les musulmans opprimés. Mais le 11 Septembre et la traque de Ben Laden m'ont fait réaliser que l'injustice à la laquelle j'avais été confronté en Tunisie était plus globale et que la fuite ne me mènerait nulle part. Je devais au contraire faire preuve de courage et m'engager. Cet engagement s'est imposé à moi comme une question de survie.»

En 2001, Bessem est donc parti en Afghanistan pour combattre une injustice qui lui semblait universelle.

En 1990, Ali étudiait dans une école d'ingénieurs. Il se décrit comme un étudiant qui réussissait brillamment et qui n'était pas issu d'un milieu conservateur. « Si j'avais poursuivi mes études normalement, je n'aurais rien subi de ce que j'ai dû vivre par la suite et de ce que j'endure

aujourd'hui encore. Mais à l'université nous avons tous été emportés par ce qui se passait en Irak. J'ai commencé à me lier d'amitié avec tous les étudiants qui comme moi refusaient l'impérialisme américain. Mais de ce refus est né un besoin d'affirmation identitaire, d'une identité arabo-musulmane. C'est en me rapprochant de mes camarades militants que j'ai commencé à m'imprégner des valeurs de l'islam. A l'époque c'était également une façon de défier le régime et de revendiquer d'autres libertés que celles de se laisser pousser la barbe ou de porter le *kamiss* en dehors de chez soi. Peu à peu, mon cercle de relations a changé, je ne fréquentais plus que des personnes qui défendaient les mêmes valeurs que moi. Il est vrai que je rêvais d'aller combattre en Irak... »

Le 14 Janvier 2011, Chékib était sur l'avenue Habib Bourguiba:

« Je suis sorti manifester contre l'injustice et pour une autre Tunisie, plus libre. Cet élan de liberté semblait me promettre une autre vie. En effet, jusque-là nous vivions cachés, nous ne pouvions échanger sur nos croyances, nos lectures que dans la clandestinité. Nous allions enfin pouvoir vivre. Je n'ai pas grandi au sein d'une famille libérale ou engagée, son seul engagement était de subvenir à nos besoins. Chez nous il n'y avait pas vraiment de place pour le débat ou les échanges... La seule chose que nous partagions était notre vécu d'injustices et de difficultés, notre misère et celle du voisinage, et l'impératif de survivre à tout prix... Ensemble, nous avons recours à tous les moyens légaux et illégaux pour satisfaire nos besoins. Mais c'était difficile, et pour fuir ce schéma non conforme à mes valeurs il ne me restait plus que la drogue ou l'alcool. C'est ce monde injuste qui nous pousse à trahir nos valeurs. »

Commentaires

A travers le récit de celui qui a accompli son rêve de départ, qui était dans la construction de son avenir en tant qu'étudiant, à travers ces jeunes chez qui le changement de régime a suscité des attentes et des espoirs, un élan de liberté, nous ne trouvons pas seulement des vécus d'injustice mais aussi et surtout le sentiment d'une injustice globalisée en partage.

L'exclusion, cette réalité qui touche des millions de personnes, est une dérive qui s'accompagne d'une disqualification sociale mais aussi et surtout d'une atteinte narcissique. Comme l'a écrit P.A. Raoult, elle ne se résume pas à un problème de visibilité matérielle (pauvreté) ou ethnique, elle aboutit surtout à une exclusion de l'univers symbolique. Devenir invisible dans l'espace social entraîne une désobjectivation et une perte de signifiante qui vont engendrer une souffrance, voire un sentiment de ne plus exister. La réparation d'un préjudice ressenti vient ici légitimer un changement de référentiel de valeurs. Nous allons voir qu'à un moment donné de leur existence, ces jeunes ont éprouvé le besoin impérieux de donner du sens à leur vie.

«Du moment où mon engagement prend tout son sens»

Chékib poursuit : « Très vite après le 14 janvier, les réunions sont devenues possibles. Il s'agissait de nous engager, pas uniquement pour notre survie mais aussi pour faire valoir d'autres valeurs et d'autres principes. Les manifestations, la rue m'ont permis de rencontrer d'autres jeunes qui pensaient comme moi, qui vivaient la même chose que moi. Ces réunions n'étaient pas clandestines. Elles m'ont permis de comprendre que ce que je ressentais comme une souffrance au plus profond de moi était partagé par d'autres.

A mon sens, ces changements pouvaient impacter non plus seulement mon quotidien mais celui d'un grand nombre de personnes, ils pouvaient changer le monde. Mon sentiment le plus profond à l'époque était que je devais m'impliquer pour que les choses changent dans mon pays, dans mon quartier. M'impliquer s'imposait à moi comme un devoir. J'ai

commencé à changer mes fréquentations. Que ce soit au café ou dans le quartier, j'étais désormais entouré de personnes qui partageaient ma vision du monde. La révolution ne concernait plus seulement la Tunisie, je m'intéressais également à ce qui se jouait en Libye et ailleurs... Mon engagement n'était plus seulement le mien ou le nôtre, il devenait global. Il ne s'agissait plus d'être dans une forme d'engagement, mais d'être au quotidien dans une dynamique qui vous emporte. Il ne s'agissait plus de parler de sens, le fond est rapidement devenu secondaire, seul le résultat importait. »

A l'époque, Ali n'était pas seul à refuser l'impérialisme américain. « L'opinion publique donnait tous les jours du sens à notre cause. Les informations qui nous parvenaient au quotidien nous enkystaient dans le problème – un problème aux dimensions mondiales. Nous étions alors un groupe d'étudiants engagés et convaincus qu'à travers notre engagement nous pourrions changer le monde. Nous voulions nous engager pour le respect des valeurs humaines et contre ce système qui ne se contentait pas de nous opprimer mais qui opprimait la planète entière. Commencer par *El Chem* donnait à notre engagement une dimension historique et symbolique importante, qui nous remplissait d'un sentiment de toute-puissance. Le combat – mon combat – devait commencer en Irak. »

Suite aux attentats du 11 Septembre, la planète entière suivait attentivement ce qui se jouait en Afghanistan. « La communauté internationale, raconte Bessem, se concentrait peu à peu sur la traque de Ben Laden, qui pour nous était l'homme qui avait réussi à défier les Etats-Unis. Les médias, les informations ne parlaient que de cette guerre et de l'Afghanistan. En Europe, dans notre quartier, notre environnement, nous avions une autre lecture de l'actualité. Ce qui s'imposait à nous, c'est qu'il fallait défendre cet homme et ce mouvement qui par leurs actes avaient voulu changer le monde. Leur combat était devenu le nôtre. Plus la traque se prolongeait, plus le départ en Afghanistan prenait du sens. J'étais jeune, et à mes yeux notre engagement ne pouvait se résumer à rester passifs devant nos écrans ou à échanger entre nous. Participer, devenir actif, cela impliquait de partir et de s'engager auprès de ceux qui résistaient contre l'impérialisme américain. »

Commentaires

Nous retrouvons à travers ces récits à la fois le vécu d'un contexte injuste en partage mais aussi ce besoin de créer ce que S. Atran ¹ appelle « un noyau compassionnel ». C'est ce sentiment d'appartenir à un groupe qui donne le même sens et surtout une autre profondeur au discours commun, car il s'agit bien ici d'un discours commun. Nous sommes face à des personnes qui se décrivent comme confrontées à un flux d'informations relatant des faits communément admis comme injustes, violents et répréhensibles, mais qui au fil du temps et du flux ne sont plus analysés ou traités à leur juste valeur. Au cœur des tensions communautaires, religieuses, culturelles et politiques, ces personnes épousent une cause qui est partagée dans l'espace médiatique à défaut de l'être dans l'espace géographique. Ce que montrent leurs témoignages, c'est que cette imprégnation les conduit souvent à changer de fréquentations et à intégrer un réseau social susceptible de donner de la profondeur et du sens à ce qui va devenir leur combat. Dans certains cas, comme le montre le récit de Chékib, c'est le quartier qui se distancie du reste de la population. Toutes ces personnes, en tout cas, décrivent leur combat comme une lutte pour une société plus juste, plus humaine, et contre un certain « politiquement correct » qui pour eux n'a plus de sens. Ils s'engagent dans l'inhumain pour combattre l'inhumain. Une hyper-susceptibilité narcissique les conduit à ne plus voir que l'inhumain dans l'autre.

En tant que mécanisme de défense intrapsychique, le sentiment de toute-puissance vient ici au secours d'une intériorité caractérisée par un ego ébranlé et une cohésion fragilisée. Il s'exprime notamment par le choix de la zone de conflit (El Chem) ou du héros à défendre (Ben Laden). Il cherche à s'ancrer dans un combat pour une cause qui dépasse l'humain, une cause « divine ». Il donne de l'intensité à l'engagement, une intensité qui le rend vital.

1) S. Atran, « Terroristes en quête de compassion », in Cerveau et Psycho, n°11, 2005.

« Cet engagement qui me donne une existence »

Puis vient ce jour où l'idée de partir devient un impératif pour Bessem : « Plus je prenais conscience de ces injustices, plus mon estime pour moi-même faiblissait et moins je me sentais exister. Il y avait des jours où le simple fait d'exister sans agir me devenait insupportable. Aller travailler, continuer à vivre dans un environnement où les gens sont absorbés par leur quotidien – par leur pain quotidien au sens propre du terme – en faisant abstraction du reste du monde, me devenait insupportable. Parfois, les informations sur la situation en Afghanistan étaient diffusées comme des tarifs promotionnels pour Disneyland. Il y a un moment où le monde, y compris ton entourage, se divise entre 'nous' – ceux qui ne peuvent plus concevoir de vivre sans agir – et 'eux'. Un moment où on ne peut plus se contenter de compatir, d'intellectualiser, de comprendre ou d'analyser. Le 'nous' devient alors ce groupe où tous ceux qui n'agissent pas sont considérés comme des traîtres. Il divise le monde entre ceux qui agissent et les autres, entre ceux qui s'engagent et ceux qui ne s'engagent pas. Dans cet engagement, il y a également le désir de rendre justice à cette partie de moi restée au pays. Cette partie de moi, ma famille, mes parents, qui sous le régime de Ben Ali ne pouvaient ni s'engager, ni partir, ni agir. »

Ali, pour sa part, considère qu'à cette époque « l'université tunisienne était muselée. Nous n'avions pas la possibilité d'avoir des débats politiques ou engagés sur la situation du pays. Ce qui nous faisait vibrer et nous donnait matière à penser, c'était l'Irak. A l'époque, les femmes voilées et les islamistes subissaient beaucoup de pressions. Même si je savais que je courais un danger en militant dans le courant islamiste, je ne voyais pas d'autre façon de me retrouver. Nous étions un groupe d'étudiants obnubilés par notre cause, mais penser n'était plus suffisant, nous devons agir. »

« Lors de la révolution, nous dit Chékib, l'illusion du 'Tout est possible' a remplacé le sentiment que 'Rien ne changera jamais'. Jusque-là, nous vivions cachés sans pouvoir échanger sur nos croyances, nos lectures ou notre vision du monde. La liberté nous a donné la possibilité d'exister comme des êtres curieux, de chercher des réponses à des questions philosophiques fondamentales. Les réseaux sociaux s'offraient à nous comme de nouveaux espaces de liberté. Sans crainte, nous y recherchions un « prêt-à-penser », nous guettions des réponses auprès de ceux qui, comme nous, avaient connu l'injustice et l'oppression. La révolution m'a également permis de fréquenter à loisir de nouveaux espaces tels que les mosquées. Sur ce chemin de questionnements, j'ai rencontré des personnes charismatiques et convaincantes qui m'ont apporté des réponses basées sur les textes coraniques. C'est pour me conformer à ces textes - des *hadiths* - que j'ai adopté de nouveaux modèles de conduite et une nouvelle tenue vestimentaire. Ces choix ont changé ma vie et m'ont apporté une paix intérieure et une quiétude que j'avais rarement ressenties auparavant. Désormais je n'étais plus seul, j'appartenais à un groupe, à une communauté de résistance qui s'exprimait et évoluait ensemble. Puis est arrivé un moment où j'ai perdu la maîtrise de mon engagement du fait que je me trouvais dans une dynamique de groupe. Je devais désormais concrétiser cet engagement ailleurs, je devais partir et rejoindre ceux qui avaient eu le courage de quitter l'espace restreint du pays ou de la région : je devais rejoindre la *oumma* qui se battait pour défendre l'application du Coran. Partir s'imposait à moi comme une action fondamentale pour exister. »

Commentaires

Face à la force dévastatrice de la frustration, le ressentiment et la conviction qu'elles méritent mieux poussent ces personnes vers un processus d'engagement cherchant à bouleverser l'ordre établi. Ne se sentant pas exister, elles vont tenter de construire un monde délivré de la perversité ambiante et des contraintes sociales, un univers radicalement opposé à celui qu'elles ont connu jusque-là, où elles sortiront de la passivité pour devenir des acteurs du changement. Elles sont de plus en plus sensibles aux discours qui prônent la rupture

avec le monde « impur » dans lequel elles vivent, et leur engagement va consister à mettre en œuvre cette rupture. L'engagement leur offre une subjectivation, mais aussi le sentiment d'appartenance à une communauté globale, El oumma, que Chékib caractérise comme une communauté de résistance. Il est renforcé par le charisme du chef, l'intensité de l'attachement que celui-ci suscite, mais aussi et surtout par les idéaux qu'il professe. Dans l'agir, il va substituer à l'impuissance un sentiment de toute-puissance, et à la violence impure, une violence « légitime » et « purifiante ». Dès lors, l'individu se retourne contre ce qui l'a construit, à savoir la division, et vise désormais l'annihilation de ce qui l'a annihilé. Il se détermine et se définit par rapport à l' « inexistence » de l'Autre, voire à son extermination, jusqu'à accumuler les expériences traumatiques. En effet, les parcours de ces trois hommes montrent que l'expérience de l'engagement est jalonnée de moments traumatiques et de désillusions. Mais alors, le désengagement est-il toujours possible, et ramène-t-il à la vie ?



«Quel désengagement ?»

Bessem poursuit : « Nous avons été livrés aux Américains par les Pakistanais et nous avons commencé à subir des interrogatoires d'une grande violence. Cette violence, aussi bien psychologique que physique, était quotidienne. Les Américains voulaient des informations, et dans ce contexte de menaces permanentes il suffisait de dire ce qu'ils voulaient entendre, c'était le meilleur moyen de sortir de cet enfer. Je pensais pouvoir m'en sortir car je n'étais coupable de rien. Je n'avais rien fait qui puisse mériter un tel traitement, une telle peine. Mais je suis resté coupable d'un crime que je n'avais pas commis, sans jamais avoir été jugé. Une fois placé en détention, une nouvelle vie a commencé. A nouveau j'étais avec des personnes qui partageaient mon combat. Malgré des conditions difficiles – nous étions sans cesse surveillés et contrôlés –, nous sommes parvenus à communiquer. Nous avons développé des liens indestructibles qui ne disparaîtront jamais. Aujourd'hui encore, la plupart des personnes que j'ai connues là-bas m'accompagnent dans mon quotidien. Ces années d'incarcération nous ont changés, mais nous n'avons pas abandonné nos croyances ni nos luttes. Elles sont en nous. Ce qui a changé, c'est la colère et le sentiment d'injustice qui se sont accumulés en nous, engendrés par la stigmatisation et l'exclusion dont nous étions victimes. Alors que je n'avais rien fait, ils ont construit une autre image de moi, celle d'une personne dangereuse, très dangereuse, un terroriste. A ma sortie de Guantanamo, il m'a fallu réapprendre à vivre. Pendant un certain temps, j'ai pensé que je ne méritais pas d'exister. J'étais encore sous l'emprise des tortures psychologiques auxquelles on m'avait soumis, comme si mes tortionnaires m'avaient 'reprogrammé' pour me convaincre que je ne vivrais pas longtemps. Même si je suis sorti de prison habité par le désir de vengeance et la conviction que je retournerais à mon engagement premier, la vie, qui est faite de rencontres, m'a détourné de ce chemin a priori tout tracé. J'ai eu la chance de retrouver un environnement accueillant, une famille qui m'a redonné ma place et des associations qui m'ont permis de travailler psychologiquement sur ma colère. Aujourd'hui j'ai les mêmes croyances religieuses qu'autrefois, les mêmes engagements, mais sous des formes différentes. Mon premier combat au quotidien a été de montrer que je ne

suis pas un terroriste et que je ne l'ai jamais été. Je suis toujours engagé contre les injustices et contre cette marginalisation que je continue à subir. Il a été plus difficile pour moi que pour quiconque de trouver du travail et un logement et de retrouver une vie digne. Aujourd'hui je suis marié, j'ai des enfants et comme tout le monde je travaille pour nourrir ma famille. Cette décision de partir pour l'Afghanistan m'a valu beaucoup de souffrances, j'aurais pu avoir une tout autre vie... mais je ne la regretterai jamais, elle m'a permis d'exister, même comme ex-détenu. »

« Je ne suis jamais parti en Irak, raconte Ali. J'ai été arrêté avec mes camarades. Nous avons été torturés lors des interrogatoires dans les sous-sols du ministère de l'Intérieur à Tunis. Il semble que nous représentions une menace, mais à ce jour encore j'ignore laquelle. Je n'avais aucun plan à dévoiler, personne à dénoncer, je ne pouvais citer que les noms de mes amis car c'était avec eux que je me réunissais. J'ai été incarcéré comme mes camarades pour une période de trois ans, et je suis sorti de prison acquitté. Dès le début de ma détention, la stigmatisation a commencé : je n'étais pas un détenu de droit commun, j'étais une personne inculpée pour terrorisme. Même si je n'avais rien fait, j'étais un détenu à part, un détenu dangereux. La plupart de mes codétenus avaient commis un crime ou un délit ; moi non. Mais très vite, nous avons appris à cohabiter, à nous connaître et à résister ensemble à l'hostilité du milieu carcéral. Pendant ces trois années, la religion m'a aidé à résister.

La justice m'a finalement acquitté, mais pas la société. Ma sortie de prison a été très difficile. Dans mon quartier, dans ma famille élargie, j'étais désormais considéré comme un terroriste. J'ai erré pendant quelque temps, ne pouvant même pas reprendre mes études. J'essayais par tous les moyens de montrer au monde que j'avais changé, que j'étais un devenu un autre homme, mais à leurs yeux j'étais resté le même. Je me suis marié, j'ai eu des enfants et le changement de régime m'a permis de reprendre mes études. Aujourd'hui je travaille, mais mon passé ne me quitte pas. Je suis toujours fiché et régulièrement arrêté. Je redoute sans cesse ce jour où mes enfants m'interrogeront sur mon passé. Mes parents, ma fratrie ont pâti de ce choix de vie que j'ai fait à 20 ans, et je ne veux pas que mes enfants en pâtissent à leur tour. Je ne peux pas dire que je me suis 'désengagé de l'extrémisme violent', je n'ai jamais

été dans l'extrême ni dans la violence et je n'ai pas renié mes croyances. Ma vie est tout simplement celle d'une personne qui a été inculpée pour terrorisme. »

« J'ai été arrêté à plusieurs reprises, reprend Chékib. J'ai été longuement interrogé sur les mosquées que je fréquentais, sur mes rituels de prière... des questions très classiques auxquelles je m'étais préparé avec un kit de réponses, comme pour un examen. Lors d'une arrestation j'apprends que je suis fiché 'S 17', et depuis c'est la descente aux enfers : je subis un harcèlement policier incessant. Quand j'essaie de comprendre pourquoi, que je pose des questions, on me répond que ce sont des mesures préventives contre le terrorisme. Mes amis, qui ont été arrêtés avec moi, m'évitent désormais, j'ai perdu ma fiancée et je suis en conflit permanent avec mon frère qui me rend responsable de tous les maux... Quel lien ai-je donc avec le terrorisme ? Pourquoi moi ? Qu'ai-je fait ? Qui a décidé de m'accabler ainsi ?... Je n'ai aucune réponse à ces questions... Je me retrouve dans un système qui ne fait que renforcer mon sentiment d'injustice et de marginalisation. Puis je réalise que je ne suis pas le seul, et je commence à prendre contact avec des personnes qui vivent la même chose que moi et qui peuvent comprendre ma souffrance. Pour éviter le harcèlement, nous vivons cachés. J'ai bien conscience que c'est risqué, et par ailleurs je ne peux ni ne veux vivre éternellement dans l'isolement. J'ai pensé plusieurs fois au suicide car ma vie est devenue invivable, je ne vois pas le bout de ce tunnel. Je vais devoir poursuivre ma vie avec une étiquette de présumé terroriste alors que je n'ai commis aucun acte violent. A chaque instant je suis à la merci du système répressif contre lequel j'ai manifesté en janvier 2011. Je réalise que mon engagement pour les libertés s'est transformé en un engagement pour survivre au harcèlement policier.

“ Je vais devoir poursuivre ma vie avec une étiquette de présumé terroriste alors que je n'ai commis aucun acte violent. A chaque instant je suis à la merci du système répressif contre lequel j'ai manifesté en janvier 2011. Je réalise que mon engagement pour les libertés s'est transformé en un engagement pour survivre au harcèlement policier. ”

Commentaires

Si, comme nous l'avons montré précédemment, l'engagement nécessite une mise à distance de l'Autre, Ali, Bessem et Chékib montrent tous trois que le désengagement s'accompagne d'un besoin fondamental de construire des liens. Le retour à la société est décrit dans ces trois expériences différentes comme une tentative de renouer avec l'humain dans l'Autre. Une proximité géographique, mais aussi affective, substitue au rejet haineux son exact contraire. Ce désir de tisser des liens commencé souvent dans le milieu carcéral : les codétenus sont décrits comme ces premiers « autres » avec lesquels on cherche à cohabiter. Ces premiers liens visent à combler le fossé émotionnel créé par la déshumanisation de l'Autre, qui ne suscitait plus d'émotions telles que l'amour, la compassion ou la pitié. Si pour F. Sironi², la déshumanisation conduit à la dés empathie, ces récits nous montrent que l'empathie favorise la ré-humanisation. C'est un élément qui accompagne de manière systématique le désengagement ; contrairement à ce qui est parfois décrit, il n'est pas une conséquence du processus mais bel et bien un des premiers éléments nécessaires à celui-ci.

Le troisième point qu'il nous paraît important de relever, c'est que le désengagement n'entraîne nullement une remise en question des croyances acquises. Les trois hommes que nous avons interrogés ont besoin de leurs croyances et de leurs valeurs pour justifier l'infraction psychique traumatique. Sans ce biais cognitif de confirmation, la mentalisation de l'expérience traumatique serait impossible. Le principal changement que nos trois sujets évoquent concerne le rapport à la violence. Il semble ici que, comme pour l'engagement, c'est une rencontre qui initie le changement.

Quels que soient la peine purgée et le temps passé depuis, ces récits nous montrent combien ces personnes restent sous le stigma du terrorisme. C. Bonardi³ nous dit que « les jugements portés sur le terrorisme expriment un rejet ou une condamnation, notamment, mais non exclusivement, au nom de valeurs morales fondamentales (liberté, démocratie...), de normes sociales de conduite (pas de crimes ni de

2) F. Sironi, Psychopathologie des violences collectives, Odile Jacob, 2007.

3) C. Bonardi, « Portrait sociétal du terrorisme », Le Journal des psychologues, n°257, 2008, pp. 39-43.

mise en danger d'innocents...), de préceptes religieux (aimer son prochain, bannir toute idée de vengeance...). De telles réactions ont pour corollaire, voire pour fonction, une mise à distance de l'autre. » Ainsi, plus une personne est associée à ce phénomène, plus elle est associée dans les représentations mentales communes à la violence et à la dangerosité, et plus la société la rejette et dresse à son encontre des barrières communicationnelles. Ces barrières sont favorisées voire renforcées par les procédures de signalement qui continuent à la poursuivre et à la criminaliser bien après qu'elle ait purgé sa peine. Un des axes thérapeutiques fondamentaux avec ce type de patient consiste à le sortir de la position victimaire dans laquelle le stigma du terrorisme a pu le mettre. Rester dans le processus d'identification par lequel la société le définit comme un dangereux criminel représente une économie psychique. En sortir requiert des capacités de résilience qui, pour B. Cyrulnik⁴, sont déterminées par « la qualité du lien qui a pu se tisser avant le trauma et tout de suite après ».

Ces récits, enfin, mettent en évidence le rôle fondamental que joue la famille dans le désengagement : le mariage, les enfants permettent de restaurer la capacité à se projeter dans l'avenir et favorisent la poursuite des études et l'insertion professionnelle.

4) B. Cyrulnik, Ces enfants qui tiennent le coup, Desclée De Brouwer, coll. Hommes et perspectives, 1998.

Conclusions

Ces trois parcours d'engagement et de désengagement présentent de nombreuses différences :

- ils se rapportent à des vagues de départs bien distinctes ;
- préalablement à leur engagement, deux des sujets interrogés visaient l'accomplissement d'un rêve (immigration, études) tandis que le troisième affrontait une forme de désespoir ;
- l'un a rejoint une zone de conflit, les autres non ;
- deux d'entre eux ont connu la prison, le troisième y a échappé, et parmi ceux qui ont été incarcérés, l'un l'a été avec des détenus de droit commun et l'autre avec des personnes présumées terroristes ;
- deux d'entre eux ont retrouvé une certaine stabilité en se construisant une vie familiale, tandis que le troisième demeure dans l'incapacité de se projeter dans l'avenir.

Toutefois et malgré ces différences, ces récits sont constitués d'un ensemble d'expériences communes et présentent de nombreuses similitudes tout au long du processus. Ils nous montrent comment des générations différentes se sont retrouvées dans des situations tout à fait similaires, et soulignent notre faible disposition à tirer des leçons de l'Histoire. Peut-être celle-ci n'est-elle pas assez racontée, analysée et rapportée aux personnes susceptibles d'être concernées par la problématique.

Par ailleurs, ces trois récits nous montrent qu'il n'est pas nécessaire que l'humiliation ou l'injustice s'inscrivent dans un véritable échec : le ressenti suffit. Ce ressenti engendre un sentiment d'insécurité tel qu'il fragilise la capacité de projection et génère de profondes angoisses existentielles. Selon R. Gori⁵, « sans imaginaire collectif, une civilisation

5) R. Gori, Un monde sans esprit – La fabrique des terrorismes, Les liens qui libèrent, 2017.

dénutriée de sa consistance symbolique devient la proie facile de prédateurs fascistes » : c'est ainsi que se construit la propagande des organisations qui ont recruté Ali, Bessem, Chékib et bien d'autres. Elles leur offrent d'absorber leurs humiliations et frustrations.

Ces trois personnes ont en commun le fait d'avoir cru qu'elles adhéraient à une cause alors qu'en réalité elles endossaient une identité. Elles ont cru se trouver, se définir, alors qu'en réalité elles s'effaçaient. En s'engageant elles pensaient retrouver une dignité, mais elles se sont retrouvées dans l'inhumain, non plus comme victimes ou comme témoins, mais en tant qu'acteurs. Devenir acteur de l'inhumain est en soi un traumatisme auquel il faut faire face. Cela n'implique pas forcément de porter des armes ou de commettre un acte cruel, mais plutôt d'être au mauvais endroit au mauvais moment dans sa quête de sens. Devenir cet acteur, c'est endosser une image, une qualification, voire un statut de terroriste, dont on ne peut plus se défaire.

Ali, Bessem et Chékib ont également en commun le fait de n'exprimer aucun regret quant à leur engagement, celui-ci étant justifié à leurs yeux par une quête de justice, de sens, d'existence. Ils expriment tous le besoin de préserver les valeurs et les croyances qui les ont guidés dans leur parcours semé d'embûches et de souffrances, comme pour rendre ces souffrances supportables. Tant que le regard du bourreau est là, ils ressentent le besoin de préserver ce qui les a mis dans cette position de victime.

Cette étude nous montre l'importance de construire un cadre contenant pour les jeunes exclus, afin d'éviter qu'ils ne partent en zone de conflit ou se laissent séduire par des organisations extrémistes, mais aussi pour leur permettre de retrouver une place dans la société, de rétablir des liens avec autrui et d'amorcer leur désengagement. A tout instant de ce processus, l'attention de la famille et la rencontre avec un Autre bienveillant peuvent être des éléments essentiels. Le cadre contenant doit permettre aux jeunes en perte de repères de trouver leur place dans une société qu'ils veulent plus juste.